

EFFET SECONDAIRE

extrait chap. 1 à 3

ch1

Route d'Obersteigen à Romanswiller

La ligne médiane défile rapidement, trop rapidement sans doute. Mais Renald n'en a que faire.

Ce matin, il ne s'est pas levé du bon pied. Il a mal dormi, en proie à une grande agitation, à une transpiration excessive et une tachycardie désagréable.

Après avoir rapidement avalé un bol de café que sa mère avait laissé sur le coin de la cuisinière à bois, il a sauté dans sa vieille Golf.

Il aime cette petite route, la D143, celle qui mène à Romanswiller. Huit kilomètres de courbes successives dans lesquelles il s'amuse à faire chasser le train arrière de sa voiture.

Aujourd'hui, il va encore pousser un peu plus son véhicule. De toute façon, il n'y a jamais de flics sur cette route.

Ses mains tremblent sur le volant, il ne se sent pas tout à fait comme d'habitude. Il réglera ça à son retour pour être tranquille le restant de la journée. Il doit être en forme, ce soir il y a une fête avec ses potes, il y aura des nanas.

Sur une portion de droite, le compteur frise le 130. La voiture tangué un peu, les pneus hurlent, il aime ça.

Juste avant le virage serré sur la droite, surgit un cycliste d'un chemin forestier. Il longe l'accotement, se tient parfaitement sur la droite de la chaussée. Mais Renald est contrarié, ce crétin va l'obliger à ralentir. Il voit rouge, ses mains se crispent, sa jambe droite est agitée de tremblements et il roule des yeux fous. De la bave apparaît à la commissure de ses lèvres.

Le choc est terrible. La Golf a percuté la bicyclette par le côté droit de son pare-chocs. Le vélo effectue une sorte de soleil, le cycliste est projeté comme une marionnette désarticulée. Son corps se fracasse contre le tronc d'un épicéa et retombe lourdement sur le talus.

Renald est satisfait. Tout s'est parfaitement déroulé. Son corps se détend, il négocie le virage et file vers Romanswiller. Il va aller se jeter une bière, cette petite distraction lui a donné soif.

Gendarmerie de Wasselonne

À la Gendarmerie de Wasselonne, c'est l'effervescence. Le coup de fil d'un automobiliste vient de signaler un accident grave sur la D143, à la hauteur du lieu-dit Altkupp. Un cycliste, décédé selon les premières informations.

— Gil, monte avec Adrien, annonce le commandant Walter. Faites les premières constat', voyez s'il y a des témoins. Je contacte la scientifique.

Les deux jeunes gendarmes acquiescent et montent dans le Duster bleu nuit.

La route n'est pas très longue jusqu'au lieu de l'accident. Plusieurs voitures sont garées sur le bas-côté, des badauds discutent sur le bord de la chaussée.

— Ça commence bien, bougonne Gil. On va faire place nette.

Les deux fonctionnaires s'approchent des curieux.

— Mesdames, messieurs, merci de ne pas stationner ici, annonce Gil. Si vous n'avez pas été témoin de l'accident, vous pouvez reprendre la route.

— Accident, c'est vite dit, rétorque l'un des badauds. Mademoiselle...

— Major, major Gil Favre.

— Major, vous avez vu l'état du vélo ?

— Non, pas encore. Pour le voir et examiner la scène, il faut que vous fassiez de la place.

Les badauds grommellent. Ils veulent en savoir plus, mais la gendarme n'a pas l'air commode. Son coéquipier, un grand gaillard aux cheveux bruns et drus réitère la demande :

— Si vous n'êtes pas témoin direct de l'accident, merci de quitter les lieux. Je ne le répéterai pas.

Les curieux se consultent du regard et rejoignent leurs véhicules respectifs. Un à un, ils quittent l'endroit, s'éloignant vers Romanswiller ou Obersteigen. Seul, un homme d'une cinquantaine d'années, assez longiligne, les cheveux grisonnants sur un visage maigre reste sur place.

— Monsieur ? lui demande Gil.

— Pierre Thiriet. C'est moi qui vous ai appelés.

— En effet. Vous êtes arrivé le premier sur les lieux. C'est bien ça ?

— Tout à fait. J'ai aperçu le vélo, en piteux état, à côté de l'arbre et en m'approchant, j'ai découvert le corps dans le fossé. Comment est-ce possible ?

L'homme est très affecté. Cette découverte l'a retourné.

— Vous n'avez rien constaté d'autre ? Un véhicule, d'autres personnes alentour ?

— Rien de tout ça.

— Retournez à votre véhicule et asseyez-vous. Les secours ne vont pas tarder.

— Merci, capitaine.

— Major.

Ce qui, malgré les circonstances, fait sourire Adrien.

— Tu attends une promo ?

— Pfft...

Le cycliste gît dans une position très inhabituelle. Son dos semble comme coudé en son milieu, au niveau des dernières dorsales. Tout laisse à penser que sa colonne vertébrale a été brisée net par le choc. Il repose sur le flanc droit. Son bras gauche est fortement déboîté au niveau de l'articulation de l'épaule. Des contusions sont apparues sur les genoux alors que le visage est intact. Le casque a légèrement glissé de côté.

Gil n'est pas légiste, pourtant l'affaire lui semble assez limpide. L'homme a été projeté contre le tronc de cet épicéa. Il a probablement tendu le bras gauche en un réflexe de

protection mais le choc lui a déboîté l'épaule. Son dos a dû se courber en arrière de manière si intense que les vertèbres ont cédé.

Les gendarmes sont affectés par cette horrible vision. Le cycliste a l'air jeune, pas plus de vingt ans.

— Pas croyable, murmure Adrien.

— Et le vélo ? Qu'en penses-tu ?

La bicyclette présente un impact sur l'arrière gauche. Le garde-boue est enfoncé et une partie des tringles de celui-ci est tordue. La roue arrière est totalement voilée.

— Pas de doute, commente Adrien. La voiture l'a chopé par là.

— On laisse faire la scientifique. Ils trouveront peut-être des indices.

Ce disant, Gil observe les alentours. La forêt dense, de feuillus et de résineux. Pas d'habitations dans ce secteur. Pour les témoins directs, on peut oublier...

Une sirène se fait entendre. Un véhicule rouge et jaune approche à vive allure. Pour le jeune cycliste, il n'y a plus rien à faire. En ce qui concerne Pierre Thiriet, ils pourront le reconforter et peut-être le faire raccompagner à son domicile s'il n'est pas en état de conduire.

Un break gris suit le fourgon de près. Probablement la scientifique, qui, il faut bien le reconnaître, n'a pas traîné. Le commandant Walter a dû être très convaincant.

Les fonctionnaires se présentent et les soignants constatent le décès du jeune garçon.

— Mort sur le coup, commente l'un des urgentistes. Colonne brisée. Le choc a dû être violent. Les organes internes ont probablement explosé... On va le rapatrier dès que la scientifique aura fini son job.

— Entendu, répond Gil. En attendant, voyez le gars là-bas dans la 306, il est choqué.

— Très bien, on va s'en occuper.

Les deux membres de la scientifique sont déjà à pied d'œuvre. Une rubalise est tendue autour du site principal, les policiers prennent des photos et recherchent des indices.

— Pas grand-chose, déclare finalement l'un d'eux. Le corps ne parlera pas vraiment. Par contre, le vélo, certainement. On devrait dénicher des traces de peinture sur le garde-boue. Ah ! Tenez, on a trouvé ceci.

Et l'homme remet à Gil un trousseau de clés, un téléphone mobile et un portefeuille.

— Merci...

— Lieutenant Philippe.

— Vous êtes nouveau...

— Oui, tout comme mon collègue Andréas. On est là depuis peu et on ne chôme pas.

Le policier reprend quelques clichés de la scène puis du vélo et saisit celui-ci pour le placer dans le coffre de son break.

— On vous tient au courant ! lance-t-il, alors qu'il démarre pour redescendre vers Wasselonne.

— Et maintenant ? demande Adrien.

— Le sale boulot, répond sa collègue.

Après leur retour obligé à la Gendarmerie, ils devront rendre visite à la famille de la victime.

Obersteigen

Renald se lève en fin de matinée. Il est rentré tard la veille au soir. Il faut dire que la fiesta chez ses potes de Cosswiller s'est terminée à une heure avancée de la nuit. Il a descendu tant de bières et de verres de vodka qu'il ne se souvient plus de grand-chose. Sans compter les bombecs roses qui donnent la patate et qui après coup vous assomment...

C'est la bouche pâteuse et avec un bulldozer dans le crâne qu'il s'installe à la cuisine, à la petite table carrée recouverte d'une toile cirée à motifs jaunes et verts.

— C'est maintenant que tu te lèves ? demande sa mère qui revient de la buanderie.

— Ah ! Oui... fatigué. Je suis très fatigué...

— Fatigué ? Quand tu arrêteras de faire la bombe avec tes crétins de potes, tu seras peut-être plus en forme.

— Mes potes ? Des crétins ?

Annie ne répond pas. Elle poursuit sur sa lancée :

— Tu devais me couper des bûches ce matin. On avance dans la saison, il faut faire le plein.

— Je vais le faire ton bois, t'inquiète.

— Mon bois ? C'est le nôtre, je te signale. Si tu veux pas te peler et avoir de l'eau chaude pour prendre ta douche.

— Ouais, je vais le faire. Laisse-moi juste le temps de me réveiller.

Annie n'en peut plus. À vingt-cinq ans passés, son fils passe ses journées à ne rien faire. Il vit d'allocations et n'a jamais pu garder un travail plus de huit jours. Cette situation l'exaspère.

— Quand est-ce que tu vas reprendre un boulot ? Ils embauchent à la scierie, plus bas.

— La scierie ? Y paient pas.

— Parce qu'en plus tu veux gagner des millions ? Il va falloir commencer modeste...

Renald se lève et se sert un bol de café fumant. Le pain est frais, le beurre tendre et la confiture de brimbelles délicieuse. Pourquoi s'en ferait-il donc ?

Il mange mais son estomac semble avoir des difficultés à accepter la nourriture. Il sent que cela ne passe pas très bien et ses mains se mettent à nouveau à trembler.

Sa mère quitte la cuisine pour se rendre à la boîte aux lettres y récupérer le journal du matin. Elle revient très vite, le visage empourpré.

— Qu'est-ce que tu as fait à ta Golf ?

— La Golf ?

— Oui, ta voiture. Le pare-chocs, à droite. Tu t'es pris un mur ?

— Je ne sais pas, je ne crois pas. Peut-être un de mes potes qui me l'a empruntée.

— Et c'est ton pote qui va payer la réparation ?

— Je vais m'occuper de ça.

— D'abord le bois, insiste Annie.

— Oui, OK. Pas la peine de me tanner avec ça, maugrée le fils.

Tandis que Renald termine difficilement de déjeuner, sa mère déplie les feuillets du journal.

Elle tombe en arrêt devant un article inquiétant. Celui-ci relate la mort d'un jeune cycliste de Wangenbourg, renversé par une voiture, la veille au matin, sur la D143.

— C'est quoi cette histoire de cycliste ? demande-t-elle alors.

— De cycliste ? De quoi est-ce que tu parles ?

— De ce gosse renversé sur la route de Romanswiller, hier matin. Ça ne te dit rien ?

— Je ne vois pas. Pourquoi ça devrait me dire quelque chose ?

— À cause du pare-chocs de ta foutue bagnole.

Annie s'avance. La colère monte en elle. La colère et l'inquiétude.

— Ne me raconte pas de conneries. C'est toi ?

— Quoi moi ? J'en sais rien.

— Comment ça, tu n'en sais rien ?

Annie perçoit, dans le regard de son fils, que celui-ci est responsable de ce drame. Un monde s'effondre soudainement. Il ne pouvait rien arriver de pire.

— Tu dois te rendre à la Gendarmerie, lâche-t-elle dans un murmure.

— Qu'est-ce que tu racontes, vieille folle. Fous-moi la paix avec ces histoires.

Renald se lève, il a saisi le couteau à longue lame crénelée qui sert à couper le pain. Il se rue sur sa mère qui évite le coup de justesse. Son fils va la tuer !

Elle a basculé en arrière, à deux pas de l'âtre de la cheminée. Son fils revient à la charge. Ses yeux sont révoltés, de la bave coule à la commissure de ses lèvres. De sa main droite, elle saisit le tisonnier dont le manche dépasse du foyer. Dans un ultime réflexe, elle le brandit devant elle, et cette arme improvisée vient transpercer le jeune homme au niveau du thorax. Renald ouvre de grands yeux étonnés, son bras droit se relâche soudainement et du sang vient remplacer la bave blanchâtre aux coins de sa bouche. Le corps agité de soubresauts, il tombe à genoux. Au dernier instant, ses yeux croisent le regard de sa mère... il s'effondre complètement, son visage vient heurter le carrelage... Il expire.

Annie pousse alors un cri, un cri qui déchire le silence revenu, un cri à glacer le sang.